


Fatou Diome
**Inassouvies,
nos vies**

roman



“Inassouvie, la vie
aspire, **sans**
retenue,
nos heures,
des heures miel de sapin
ou fleur de sel.”

Flammarion

Inassouvies, nos vies

DU MÊME AUTEUR

La Préférence nationale, recueil de nouvelles,
Présence africaine, 2001.

Le Ventre de l'Atlantique, roman,
Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.

Kétala, roman, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.

Fatou Diome

Inassouvies, nos vies

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0812-1353-1

Ambiance musicale du livre :

Djelimoussa Cissoko, kora (Mali)

Ablaye Cissoko, kora, Album *Diam* (Sénégal)

Keith Jarrett, *The Köln Concert*

Les Suites pour violoncelle de J. S. Bach

(interprétation de Peter Wispelwey)



*À mes grands-parents,
Parce que votre amour irrigue et
fertilise mes déserts,
Inassouvi, le livre qui ne dirait pas
que je suis le fruit de votre jardin.*

*Ami,
Depuis que le ciel d'Alsace te berce,
Je ne cesse de lever les yeux.
Inassouvie, la vie sans toi.*

Remerciements

*Aux retraités de Laon, rencontrés
en 2003-2004. Je me souviendrai
toujours de vous, de nos goûters
du mardi et de vos tranches de
mémoire qui me nourrissent encore.
Merci.*

*À Mont Noir,
La nuit, Marguerite Yourcenar
souffle mille secrets aux insomniaques
et tient la main aux funambules.
Merci à Guy Fontaine, à Annette
pour ses délicieuses tartes aux
pommes et à toute l'équipe de cette
résidence inspirée.*

Prologue

Inassouvie, la vie aspire, sans retenue, nos heures, des heures miel de sapin ou fleur de sel. Accoudée à sa fenêtre, Betty murmurait : le crépuscule, un tapis, une trappe, un tuyau, un goulot, une gorge, celle de la vie qui attend la nuit pour se faire dévoreuse.

Crépuscule ? Fin de journée, fin de labeur. D'un certain labeur, pensa-t-elle, souriante : pourquoi la nuit ne serait-elle pas le moment actif de la vie ? Le soleil est obligé de se lever, pas moi ; il est obligé de se coucher, pas moi. Mais cela ne l'empêchait pas de s'imaginer à la place de ces employés qui, à l'heure où les ombres flirtaient avec les murs, regagnaient leur demeure, après avoir demandé à leur corps tout ce qu'il n'en pouvait plus de donner.

Las, on traîne ; on titube ; on glisse ; on se redresse ; on regarde devant soi. Bouts d'humains plantés au hasard, parfois déracinés, ciselés, entaillés, fissurés, brûlés, selon un étrange jeu de quilles, mais assez impétueux pour se croire maîtres de ce mouvement vertigineux : vivre. Sur le chemin qui quitte le lieu du travail, on ne pense pas seulement au dîner. Non. On fait parfois le bilan, d'une journée, d'une

semaine, d'un mois, d'un an, d'une vie. Hier ? Waw/bof. Aujourd'hui ? Bof/Waw. Demain, on fera de son mieux. Le dîner a toujours le goût de la journée. Remplir sa journée, remplir son devoir conjugal, on sait précisément ce que c'est. Mais remplir sa vie ? De quoi, de qui ? Considérant notre itinéraire, nous pouvons prendre les dos d'âne pour des podiums. Alors, pantins, nous sautillons sur nos monticules de réussites, ces quelques tas d'orgueil qui nous coûtent autant de souffle que le mont Blanc aux alpinistes. Mais nous pouvons, aussi, retracer le parcours et, au lieu d'en nier les failles, les admettre pour mieux les dépasser. C'est-à-dire oser la plongée et, spéléologues de l'existence, sonder les crevasses, les gouffres que le hasard, les circonstances, les choix comme les non-choix creusent dans nos vies. De l'Everest et du Kilimandjaro, on retient toujours le point culminant, nul ne songe à s'émerveiller du diamètre de leur base, ce socle qui les porte aux cieux. Que ceux accrochés à la barbe d'Einstein nous disent donc ! Quelle est la profondeur des vallées d'où surgissent les montagnes ? Il y a trop de ravins pour ne pas se rendre compte que la nature vide autant qu'elle remplit. Quels sont ces puits noirs qui cernent nos pics de satisfaction ? On ne peut dessiner les pleins qu'en tenant compte des vides. Quelles sont ces ombres qui font la beauté de nos tableaux ? Avant le mauve de toutes nos dilutions, il y a bien cette encre de Chine qui définit les pleins en traçant cette sinueuse ligne qui flirte avec le vide pour contenir ce qui vacille en nous. Trop de lumière ! Et le funambule

titube, attiré par l'objet de sa bravade. Vertige ! On se rattrape de justesse. On s'accroche. Tout arrêt est mortel. Vivre, c'est tenir. On continue.

Tracasseries du quotidien, pile, face à l'existence, rien d'autre. Juste une façon, pour chaque poisson, d'affronter les courants. On nage, on surnage. Dans le roulis des jours, avant comme après l'apnée, on prend son souffle, on respire. Ce n'est pas une volonté, c'est un fait. On vit. C'est ainsi. La nuit appelle le jour, le jour appelle la nuit. Les lumières sont aussi absurdes, aussi illisibles que les ténèbres. Ébloui ou aveuglé, on cligne des yeux, pareillement. Où et comment situer la piste ? Vivre impose une loupe. Les buttes, comme les crevasses, contrarient la marche. Pour Betty, le crépuscule n'était pas un simple aspirateur d'heures d'existence, c'était aussi l'entonnoir temporel qui la conduisait dans la chambre noire où elle développait, déformait à loisir les scènes que son imagination captait derrière les fenêtres d'en face. Dans ses yeux, la nuit ne gommait le jour que pour afficher les contours de la vie. Photo ? Photosynthèse. Pas seulement pour les plantes, pour toute chose.

Parce qu'elle avait lu et relu, aimé et médité le poème *Paysage* de Baudelaire, sur le bonheur de vivre sous les toits – « Je veux, pour composer chastement mes églogues,/Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,/Et, voisin des clochers écouter en rêvant/Leurs hymnes solennels emportés par le vent./Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,/Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;/Les tuyaux,

les clochers, ces mâts de la cité, / Et les grands ciels qui font rêver d'éternité (...) » –, Betty nichait au cinquième étage, dans un appartement qui lui évoquait un bateau renversé, arrimée à la pierre, la coque tutoyant les astres. Là, lorsqu'elle n'en pouvait plus de regarder le ciel et de se demander ce qu'il tient hors de portée des mortels, elle ramenait son attention vers ses semblables. Les humains l'intriguaient, elle ne connaissait rien de plus mystérieux. Postée devant l'une ou l'autre de ses fenêtres, elle scrutait la façade du somptueux immeuble situé de l'autre côté de l'avenue.

Elle s'interrogeait : qu'est-ce qui différencie ou caractérise ces cubes, ces carrés, ces rectangles, ces losanges, ces cavités, toutes ces innombrables fantaisies architecturales réunies sous le vocable *habitations* ? En dehors de leur forme, qu'est-ce qui en fait des demeures et non des sépultures ? Que s'y passe-t-il de si fort, de si réel, de si dynamique, de si tangible, qui ne puisse avoir lieu au cimetière et qui justifie qu'on appelle ces endroits des lieux de vie ? Vivre, ça couvre quelle superficie ? Quel sens donne-t-on à ce verbe, au point de lui réserver des lieux ? Ne vit-on pas également lorsqu'on se promène en forêt, en traversant la rue ou en bandant ses muscles pour propulser sa barque sur un bras de mer lascif ? Les bureaux et les usines seraient-ils des lieux de mort ?

Toutes ces questions étaient absurdes, mais il fallait bien plus que ce constat pour interrompre la course de

son esprit. L'absurdité n'est pas un obstacle à la pensée, mais une possibilité de bifurquer, de sillonner, d'explorer et même de traverser la réalité. Traverser les murs, gratter les façades, briser les vitres, percer les apparences, s'infiltrer jusque-là où, se superposant à leur propre reflet, les choses remplissent le vide de leur consistance. Les choses, justement, les humains s'en encomrent, à profusion. Il faut les voir emménager : procession de fourmis, ils colportent d'innombrables meubles. Quel vide peut-être si menaçant qu'il faille, à ce point, charger les *habitations* ? Que veut-on combler ? D'où vient l'inassouvi ?

Inassouvi ! Ce mot gémit, souffle et susurre à nos oreilles tant de manques, tant de ratés. Il contient, certainement, une part non négligeable de ce qu'il nous faudrait saisir pour comprendre nos joies comme nos peines. Combien d'amitiés, déchirées ou perdues, en cours de route, inassouvies ? Combien d'amours, larvées, enterrées sans requiem ni fleurs, inassouvies ? Combien de rêves, malgré la volonté d'oubli, continuent d'alimenter nos soupirs, inassouvis ? Combien de désirs, devenus dépits, parce que, inassouvis ? Combien d'êtres chers, partis à l'aube de notre affection, nous laissent inassouvis ? Combien de choix ou de non-choix inscrivent en nous les tenaces regrets de l'inassouvi ? Et puis, parce que vivre c'est survivre à quelqu'un ou à quelque chose, à qui, à quoi renonçons-nous, humblement défaits ou dignement amputés, mais toujours inassouvis ?

Betty avait pris sa décision : elle saurait quelles existences se cachaient derrière les fenêtres d'en face.

L'obsession était née et installée en elle. Elle ne fit rien pour s'en distraire, au contraire, elle l'entretenait, comme un feu de bois par mauvais temps, minutieusement, patiemment.

Le jour, son regard courait sur les murs, s'arrêtait sur les encolures, glissait sur les baies vitrées, stagnait sur le fer forgé. La nuit, il suivait les déplacements de la lumière – gauche/droite, en haut/en bas – et ses variations, puisque Ampère s'amusait à changer son horaire de passage. Au bout de quelques semaines, l'observatrice avait repéré et mémorisé les différents moments où les signes de vie étaient les plus fréquents. Grâce à une analyse de l'éclairage, elle fut certaine d'avoir identifié les pièces auxquelles elle attribua des fonctions précises. Cuisines, salles à manger, salons : les silhouettes y étaient souvent multiples, durablement en position assise. Les W-C : les fenêtres y étaient plus petites et la lumière restait rarement plus de cinq minutes. Les chambres à coucher : la lueur tamisée et colorée des veilleuses n'autorisait aucun doute ; derrière les rideaux, les grâces de l'amour se dévoilaient dans une douce pudeur. Effervescence, vibrations, impatience et frôlements se devinaient ; là, aucun besoin de voir, on sait comment finit tout ça. Hum ! Mais tous les sports se terminent en sueur. Et après ? Une cigarette pour les uns, un verre d'eau pour les autres, puis dodo.

Betty restait sur sa faim, car tout cela ne la renseignait guère sur la nature et la teneur des vies qu'elle devinait. Tenaillée par la curiosité, rendue fébrile par l'attente de détails qui ne venaient pas, l'observatrice

décida de se muer en brodeuse. Il a bien fallu que quelqu'un imagine la laine ailleurs que sur le dos des moutons, le coton hors des champs, pour que nous ayons des châles au cou et de beaux draps pour couvrir nos amours. Betty avait trop de métier pour ne pas rêver de dentelle. Elle se mit à l'œuvre. Elle ne serait plus passive, à tendre l'oreille et à jeter des coups d'œil. Désormais, les quelques signes qu'elle percevait lui serviraient de coton brut qu'elle filerait délicatement afin de tisser de quoi habiller les vies qu'elle subodorait. Elle était devenue une loupe, réfléchissant et agrandissant tout ce qui taquinait sa vue, depuis l'autre côté de l'avenue. Scotchée en face, elle humait, butinait, écumait, captait de quoi rassasier son œil avide. Ayant réalisé qu'un carré de nuage découpé dans un Velux suffit à l'esprit pour concevoir l'azur, Betty se contentait d'un verre d'eau pour appréhender des immensités océaniques. Dès lors, la coupe d'une robe lui racontait la nature d'un rendez-vous. Une simple mine lui évoquait l'épanouissement d'une romance ou le cataclysme d'une rupture, imminente ou consommée. L'éclat d'un sourire lui exposait un bonheur serti de diamants ou mille plaies, pudiquement cachées sous la neige d'une existence marquée au sceau de l'hiver. Au gré des jours, des rencontres et de ses perceptions, l'humanité se révélait à elle, pleine de nuances.

La Loupe voulait tout zoomer, en s'efforçant de ne rien manquer. *La curiosité est un vilain défaut*, oui, comme tout le monde, elle avait grandi avec cette maxime palissade dressée, entre nous et la

vérité, par un moraliste qui avait certainement des choses à se reprocher. Mais Betty ne se contentait pas de points de suspension pour accrocher ses toiles mentales. Pour elle, la doctrine était tout autre : se tenir devant la fosse de l'ignorance et ne rien entreprendre afin de la combler est un vilain défaut, totalement indigne d'un être pensant. L'immeuble d'en face était devenu son équation aux x inconnus, la tour de Babel dont elle voulait décoder tous les langages. Ô, âmes étriquées, n'agitez pas votre mauvaise langue ! N'allez surtout pas parler de voyeurisme ! Sinon, refermez ce livre et dites ! De quoi se nourrissent vos livres préférés ? C'était tout bonnement de l'espionnage sociologique. Eh oui ! C'est ainsi que Betty définissait son passe-temps favori. Comme des arbres bien entretenus par les paysagistes lui cachaient le rez-de-chaussée, elle focalisa son attention sur les étages supérieurs. Finalement, ça lui convenait. Le premier, pour commencer le compte, le cinquième, en guise de terminus, puisque pour habiter elle n'avait rien voulu au-delà de ce niveau et ne tenait pas à maltraiter sa nuque. Dans cet intervalle, son regard circulerait à la bonne hauteur. Un dimanche ensoleillé, après une grasse matinée et un petit déjeuner frugal, sa tasse de café encore à la main, elle se posta à sa fenêtre et commença sa nouvelle activité. Elle allait s'imbiber de la vie des autres, ignorant qu'elle y serait bientôt engloutie.

I

Midi, au balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, une vieille dame coupait déjà son fromage, une serviette blanche accrochée à l'encolure de sa robe fleurie. Parce qu'elle parlait beaucoup et souriait sans cesse à son vieux chat roux tigré, Betty la Loupe n'eut pas à se torturer les méninges pour la surnommer la Mère Félicité. Décidément, la dame était trop joyeuse. Le verre sur sa table était trop sombre pour ne contenir que de l'eau. Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait. À chaque mouvement de sa bestiole, elle faisait correspondre une phrase guillemetée et une intonation particulière. Elle lui postillonnait moult remontrances, lui interdisait de quémander lorsqu'elle était à table, mais n'arrêtait de jeter, au pied de sa chaise, des bouts de blanc de poulet qu'elle lui avait préparés d'avance. *Tiens, un vrai couple, ces deux-là !* se dit la Loupe, avant de se perdre dans ses pensées. Lorsqu'elle regarda à nouveau vers le balcon, la dame dormait dans son rocking-chair, sa boule de poils entre les bras. Betty se remémora quelques scènes du début de son aménagement

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELIN000149.N001
Dépôt légal : août 2008